

« Les pulsions sont nos mythes, a dit Freud. Il ne faut pas l'entendre comme un renvoi à l'irréel. C'est le réel qu'elles mythifient, à l'ordinaire des mythes : ici qui fait le désir en y reproduisant la relation du sujet à l'objet perdu. »<sup>1</sup>

## **La pulsion en psychanalyse : du mythe à la structure** (Intervention au séminaire *De la jouissance à la pulsion* – Le Mans)

### ***Introduction de la pulsion chez Freud***

La pulsion, c'est un concept qui à l'occasion peut nous paraître un peu indigeste et obscur. Freud lui-même souligne que sa théorie pulsionnelle - pour autant qu'on puisse la mettre au singulier - est « spéculative et incomplète »<sup>2</sup>, « un domaine obscur »<sup>3</sup>, elle est « la plus inachevée de la théorie psychanalytique »<sup>4</sup>. Malgré tout « nous ne pouvons, dans notre travail, faire abstraction d'elles un seul instant... »<sup>5</sup>. A vrai dire c'est une chose qui m'a frappée, en retournant à Freud, c'est de constater l'amplitude phénoménale du champ pulsionnel dans sa théorie. Alors que chez Lacan, la pulsion, si elle est précisément articulée, si elle est l'un des « Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse » en 1964, elle n'a pas, je crois, la même ampleur dans ses exposés théoriques. Je ne veux pas dire que c'est un concept moins important chez Lacan, mais il semble en parler moins. C'est ce qui serait ma thèse de lecture : elle n'est pas un signifiant maître chez Lacan comme elle l'est chez Freud. Je crois qu'il n'y a guère que dans « Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse » que Lacan décortique la pulsion au point d'y passer plusieurs séances de séminaires. Après ce séminaire, la pulsion tend à disparaître au profit de la jouissance<sup>6</sup>.

Que Freud nous dit-il d'autre concernant sa théorie pulsionnelle ?

« La doctrine des pulsions est, pour ainsi dire, notre mythologie. Les pulsions sont des êtres mythiques, grandioses dans leur indétermination. »<sup>7</sup>

Pourquoi la pulsion est-elle mythique? Parce qu'on ne peut pas l'attraper, elle est, comme telle, insaisissable. Seulement peut-on en attraper ses représentants, qui sont « l'affect » et la « représentation ». Seuls l'affect et la représentation sont accessibles à la conscience. Mais, pour l'inconscient, et bien c'est pareil. Dans l'inconscient ne peuvent résider que les représentants de la pulsion, et non la pulsion elle-même<sup>8</sup>. Ce qu'est la

<sup>1</sup> Lacan, Ecrits, « Du « Trieb » de Freud et du désir du psychanalyste »

<sup>2</sup> Freud, « Pour introduire le narcissisme » (1914)

<sup>3</sup> Freud, « Auto-présentation » (1925)

<sup>4</sup> Freud, « Trois essais sur la vie sexuelle », (note de 1924)

<sup>5</sup> Freud, «angoisse et vie pulsionnelle », in *Nouvelles suite des leçons d'introduction à la psychanalyse* (1933)

<sup>6</sup> Bernard Vandermersch, résumé « Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse », in *Lacaniana*, tome II.

<sup>7</sup> Freud, «angoisse et vie pulsionnelle »

<sup>8</sup> Freud, « L'inconscient », in *Métapsychologie* (1915) : « En fait, je pense que l'opposition entre conscient et inconscient ne s'applique pas à la pulsion. Une pulsion ne peut jamais devenir objet de la conscience, seule le peut la représentation qui la représente. Mais, dans l'inconscient aussi, la pulsion ne peut être représentée que par la représentation. Si la pulsion n'était pas attachée à une représentation ou

représentation dans l'inconscient, c'est une évidence, c'est le refoulé. Quant à l'affect, il n'est à proprement parler jamais inconscient, mais seulement séparé de sa représentation refoulée<sup>9</sup>. Par conséquent, la pulsion n'est jamais subjectivée en son entier.

Que reste-t-il au dehors ? Le corps. C'est d'une excitation corporelle localisée dans un organe que provient la pulsion. Cette excitation organique, Freud l'appelle « source » (*Triebquelle*) de la pulsion. L'excitation provient du corps lui-même, de « l'intérieur », elle se distingue donc de toute excitation venant de l'extérieur. On ne peut donc pas fuir une pulsion comme on fuit une sensation douloureuse émise par l'extérieur, comme on retire la main du feu par exemple. Ici, Freud emprunte et déplace le concept d'excitation et le schéma du réflexe qu'il dit devoir à la physiologie<sup>10</sup>. La pulsion a un caractère poussant, c'est la « poussée » de la pulsion (*Triebdrang*) qui représente « la somme de forces ou la mesure d'exigence de travail qu'elle représente »<sup>11</sup>, « un certain montant d'énergie qui pousse dans une direction déterminée »<sup>12</sup>. Il y a un seul destin de l'excitation, c'est sa décharge, la suppression de la tension. Du caractère poussant de la pulsion découle immédiatement la particularité de la pulsion comme étant toujours active. Quand on parle rapidement de « pulsion passive », cela ne peut vouloir signifier que pulsion (toujours active donc) à *but passif*. Freud ne laisse aucune ambiguïté sur ce point<sup>13</sup>. La poussée se déploie comme une *force constante (konstante Kraft)* et non comme une force d'impact, momentanée. Nous reviendrons sur ce point avec Lacan. Le « but » de la pulsion (*Triebziel*), c'est ce par quoi la pulsion arrive à la satisfaction. C'est ici que rentre en jeu l'appareil psychique, « c'est sur la voie de la source au but que la pulsion devient psychiquement efficiente. »<sup>14</sup>. Les buts de la pulsion scopique, par exemple, « voir » et « être vu », s'articulent en représentations. Reste l'objet de la pulsion que j'ai laissé pour la fin, car chez Freud l'objet est ce qui est le plus variable. « L'objet de la pulsion est ce en quoi ou par quoi la pulsion peut atteindre son but »<sup>15</sup>. Dans la pulsion orale par exemple, le sein ou le pouce est ce par quoi « le plaisir d'organe » est atteint. On voit bien ici que l'objet est contingent<sup>16</sup>, deux objets différents peuvent servir à satisfaire un même but pulsionnel.

Rappelons brièvement que les pulsions sexuelles s'étaient sur les pulsions d'auto-conservation, qu'on pourrait appeler « besoins ». Le terme de « libido », Freud le définit comme « une force quantitativement modifiable, qui pourrait servir de mesure aux processus et transpositions dans le domaine de l'excitation sexuelle. »<sup>17</sup>

---

n'apparaissait pas sous forme d'état d'affect, nous ne pourrions rien savoir d'elle. »

<sup>9</sup> *Ibid.*

<sup>10</sup> Freud, « Pulsions et destins des pulsions », in *Métapsychologie*, auquel on peut se reporter pour l'ensemble de l'exposé doctrinal des pulsions.

<sup>11</sup> Freud, « Pulsions et destins de pulsions »

<sup>12</sup> Freud, «angoisse et vie pulsionnelle »

<sup>13</sup> Dans les deux textes précédemment cités, Freud souligne le caractère résolument actif de la pulsion immédiatement après avoir défini la poussée pulsionnelle.

<sup>14</sup> Freud, «angoisse et vie pulsionnelle »

<sup>15</sup> Freud, « Pulsions et destins de pulsions »

<sup>16</sup> Freud, «Trois essais sur la vie sexuelle » : «La pulsion sexuée est vraisemblablement d'abord indépendante de son objet et sans doute n'est-ce pas non plus aux attraits de celui-ci qu'elle doit son apparition. »

<sup>17</sup> *Ibid.*

Laissons Freud résumer ce que j'ai dit jusqu'à présent :

« ... le concept de « pulsion » nous apparaît comme un concept limite entre le psychique et le somatique, comme le représentant psychique des excitations, issues de l'intérieur du corps et parvenant au psychisme, comme une mesure de l'exigence de travail qui est imposée au psychique en conséquence de sa liaison au corporel. »<sup>18</sup>

Les pulsions sont mythiques en ce sens que « nous ne sommes jamais sûr de les voir distinctement »<sup>19</sup>. La part somatique de la pulsion, l'excitation corporelle, n'est pas accessible à la psychanalyse. Plus exactement, elle n'est pas accessible à la technique analytique, à l'action thérapeutique, mais fait partie intégralement de la théorie analytique – point sur lequel Freud ne lâche pas<sup>20</sup>. C'est le moins que l'on puisse dire, puisque Freud va jusqu'à voir dans les « processus biologiques » « l'essence de la sexualité »<sup>21</sup>. On n'interprète pas la pulsion, mais seulement ce qui appartient au domaine de la représentation. Ici s'ouvre le chapitre du biologisme chez Freud, dans lequel je souhaite souligner un point seulement, car il est important pour la suite. Après l'emprunt au champ de la physiologie que j'ai évoqué tout à l'heure, c'est à une « présupposition » biologique que Freud s'en remet pour sa théorie pulsionnelle, qu'il énonce ainsi :

«... le système nerveux est un appareil auquel est impartie la fonction d'écarter les excitations à chaque fois qu'elles l'atteignent, de les ramener à un niveau aussi bas que possible. »<sup>22</sup>

C'est le principe de constance (*Konstanzprinzip*), à quoi répond l'appareil psychique qui a la tâche de supprimer l'excitation afin que le système nerveux retrouve un état de moindre tension initial. Un accroissement de l'excitation entraînant du déplaisir, une diminution de l'excitation entraînant du plaisir, c'est par là que le principe de plaisir recouvre, équivaut, au principe de constance. Le déplaisir ne contredit pas le principe le plaisir. Il y a chez Freud une sorte d'hésitation, consistant à savoir si le principe de constance a pour mission de maintenir l'excitation au même niveau, ou bien faire baisser l'excitation le plus possible, en visant le moins de tension possible. Freud est conduit à une troisième hypothèse, par la prise en compte de la répétition notamment, à élaborer un au-delà du principe de plaisir et y situer les pulsions de mort. Je ne peux évidemment pas résumer ce texte. Disons que Freud est amené à considérer une fonction non plus développementale des pulsions mais conservatrice, et, par le truchement d'une analogie avec la biologie (encore une fois) et le monde animal, pose que « le but de toute

---

<sup>18</sup> Freud, « Pulsions et destins des pulsions »

<sup>19</sup> Freud, «angoisse et vie pulsionnelle »

<sup>20</sup> Freud, « Fragment d'une analyse d'hystérie » (Postface) : « Seule la technique thérapeutique est purement psychologique ; la théorie ne manque aucunement de renvoyer au fondement organique de la névrose [...] Une théorie de la vie sexuelle ne pourra se passer, je le présume, de faire l'hypothèse de substances sexuelles déterminées ayant une action excitante. »

<sup>21</sup> Freud, « Trois essais sur la vie sexuelle », dernière phrase du texte : « Mais la conclusion insatisfaisante qui résulte de ces investigations sur les troubles de la vie sexuelle amène à dire que nous sommes bien loin d'en savoir suffisamment sur *les processus biologiques, dans lesquels réside l'essence de la sexualité*, pour mettre en forme, à partir de nos vues isolées, une théorie qui suffise à faire comprendre aussi bien le normal que le pathologique. » (je souligne).

<sup>22</sup> Freud, « Pulsions et destins des pulsions »

vie est la mort et, en remontant en arrière, le sans-vie était là antérieurement au vivant. »<sup>23</sup>. Il y a aurait une tendance du vivant à retourner au repos organique le plus complet, à la mort, et « Le principe de plaisir semble être tout simplement au service des pulsions de mort ». C'est donc à la fois un dualisme, et en même temps une intrication essentielle de chaque pulsion avec la mort. Le principe de constance, le principe de plaisir, Freud les qualifie d'hypothèses<sup>24</sup>, et quant à la pulsion de mort, il ne fait que souligner son caractère autrement spéculatif, autant de raisons pour qualifier sa doctrine pulsionnelle de « mythique ».

Freud énumère quatre « destins » principaux possibles de la pulsion : le renversement du but pulsionnel en son contraire (changement de but), le retournement sur la personne propre (changement d'objet), le refoulement, et enfin la sublimation. Donc on voit bien l'ampleur du champ pulsionnel chez Freud : le refoulement (n'est (qu'un) destin pulsionnel parmi d'autres. Et si la doctrine pulsionnelle n'est pas encore exposée par Freud en 1900, ses fondements sont bels et bien présents dans « L'interprétation des rêves ». Principe de plaisir (« principe de déplaisir » exactement), souhait, « représentation-but » y figurent. Le souhait y est défini comme la connexion entre l'excitation du besoin et la trace mnésique servant à la satisfaction de celle-ci. Le souhait est le tenant lieu de la voie partant du déplaisir et visant au plaisir<sup>25</sup>. Quand Freud dit que la pulsion devient psychiquement efficiente entre la source et le but, c'est au souhait que cela réfère.

### ***De la pulsion de mort au désir de mort***

Venons-en à Lacan, le Lacan d'avant « Les quatre concepts ». Il promeut le désir, dans sa *Spaltung* de la demande, et n'aborde pas la pulsion, je dirais, de la manière la plus directe. Entre la pulsion freudienne et celle de Lacan, il y a le langage, et il faudra que Lacan pose les bases de sa doctrine pour faire sien la pulsion, dans le XI<sup>ème</sup> séminaire. Il y a quelque chose que la lecture de Freud par Lacan laisse complètement de côté, c'est la biologie, elle est purement et simplement abandonnée. Pas d'archaïque, de « primordial » dans l'expérience analytique, mais du processus primaire, du signifiant<sup>26</sup>- en lieu et place des représentations pulsionnelles.

Ce à quoi Lacan s'attache très vite à travailler, de la doctrine pulsionnelle de Freud, c'est l' « Au-delà du principe de plaisir ». Dans « Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse », Lacan soutient plusieurs fois que Freud est

---

<sup>23</sup> *Ibid.*

<sup>24</sup> Freud, « Au-delà du principe de plaisir » : « Les faits qui nous ont amenés à croire à la domination du principe de plaisir dans la vie d'âme trouvent aussi leur expression dans l'hypothèse que c'est une tendance de l'appareil animique que de maintenir la quantité d'excitation présente en lui aussi basse que possible, ou tout au moins constante. C'est la même chose, présentée seulement sous une autre version, car si le travail de l'appareil animique vise à maintenir basse la quantité d'excitation, tout ce qui est propre à accroître celle-ci est nécessairement ressenti comme opposé à la fonction, c'est-à-dire comme empreint de déplaisir. Le principe de plaisir se déduit du principe de constance ; en réalité, le principe de constance a été inféré des faits qui nous imposent l'hypothèse du principe de plaisir. »

<sup>25</sup> Freud, « L'interprétation du rêve », Partie VII. « Un tel courant dans l'appareil, partant du déplaisir, visant le plaisir, nous l'appelons un souhait ; nous avons dit que rien d'autre qu'un souhait n'était en mesure de mettre l'appareil en mouvement... »

<sup>26</sup> « Les formations de l'inconscient », le 30 avril 1958.

poussé à introduire l' « Au-delà du principe de plaisir » pour soutenir le dualisme principe de plaisir/principe de réalité qui tend à devenir un monisme philosophique<sup>27</sup>. L'idée principale de Lacan, c'est que principe de plaisir et principe de réalité ne sont pas des systèmes équivalents, complémentaires, *recto verso*, où il n'y aurait qu'à passer par le moi pour rectifier la position subjective du sujet. L'au-delà du principe de plaisir, c'est que toute l'expérience analytique ne rentre pas dans le système homéostatique, dans le principe de constance, que Lacan appelle homéostasie. Tout ne rentre pas dans la théorie énergétique que Freud est allé emprunter chez les physiciens du XIX<sup>e</sup> siècle. Quelque chose demeure irréductible au principe de plaisir. La question du sujet ne porte pas sur le moi ou sur le vécu, mais fondamentalement est la question de son destin, qui engage une assumption symbolique. Pour Lacan, toute la recherche freudienne autour de la seconde topique « avait pour but de rétablir la perspective exacte de l'excentricité du sujet par rapport au moi. »

A une plénitude libidinale, une libido unitaire et objectivée par les post-freudiens, Lacan privilégie radicalement le manque à être du désir. Le répondant du désir n'est pas l'objet de la pulsion. Le désir est « désir de rien » (à entendre comme rien d'effectif), « innommable »<sup>28</sup>. Lacan soutient qu'il n'y a pas un seul rêve de la *Traumdeutung* où surgit un objet du désir manifeste. Dès lors, l'interprétation ne consiste pas à montrer au sujet l'objet de la pulsion, qui serait déjà là et qu'il n'y aurait plus qu'à saisir. La psychanalyse n'est pas une agence de rencontre, mettant en relation le sujet avec son objet. L'interprétation vise le désir comme tel, en tant que le sujet aspire à le nommer, puisqu'il est d'abord innommable.

Il y a un passage très important, c'est un franchissement je crois, dans la séance du 19 mai 1955. Si la libido est une force quantitative qui nous permet d'unifier les différentes manifestations pulsionnelles, Lacan situe le désir en amont de cette conceptualisation libidinale. Parlant du désir en terme de libido, on objective le désir. Alors que le sujet est d'abord là, avec son désir comme manque - manque à être :

«Le désir est un rapport d'être à manque. Ce manque est manque d'être à proprement parler. Ce n'est pas le manque de ceci ou de cela, mais manque d'être par quoi l'être existe [...] En fait, le désir sexuel n'a rien d'objectivé dans notre expérience. Ce n'est pas une abstraction, ni un x épuré, comme est devenue la

---

<sup>27</sup> Lacan, *Ibid.*, le 1/12/54 par exemple : « On est revenu à une position confuse, unitaire, naturaliste de l'homme, du moi, et du même coup des instincts. C'est justement pour retrouver le sens de son expérience que Freud a écrit Au-delà du principe de plaisir. [...] Il a voulu sauver un dualisme à tout prix, au moment où ce dualisme lui fondait entre les mains, et où le moi, la libido, etc., tout ça faisait une espèce de vaste tout qui nous réintroduisait à une philosophie de la nature. »

<sup>28</sup> Lacan, Séminaire II, « Le moi dans la théorie de Freud », le 12/05/55. «... le désir en tant qu'il est révélé par Freud, au niveau de l'inconscient, comme désir de rien. Vous avez pu entendre hier soir exposer cette illusion, qui n'est pas rare chez les lecteurs de Freud, qu'on retrouve toujours le même signifié, et un signifié d'une portée assez courte, comme si le désir du rêve que Freud nous désigne dans la *Traumdeutung* se résumait à la fin sous la forme de la liste, courte en effet, des pulsions. Il n'est est rien. Je vous prie de lire la *Traumdeutung* une bonne fois et d'affiliée pour vous convaincre du contraire. Encore que Freud y suive les mille formes empiriques que peut prendre ce désir, il n'y a pas une seule analyse qui aboutisse à la formulation d'un désir. Le désir n'est jamais là, en fin de compte, dévoilé. [...] Je vous défie de m'apporter un seul passage de la *Traumdeutung* qui conclut – le sujet désire ceci. Autrement dit, derrière ce qui est nommé, ce qu'il y a est innommable. C'est bien parce que c'est innommable, avec toutes les résonnances que vous pouvez donner à ce nom, que cela est apparenté à l'innommable par excellence, c'est-à-dire à la mort. »

notion de force en physique [...] Mais ce à quoi nous avons à faire, c'est à un sujet qui est là, qui est vraiment désirant, et le désir dont il s'agit est préalable à toute espèce de conceptualisation – toute conceptualisation sort de lui. »

Thèse primordiale quant à l'énonciation lacanienne : le désir ne s'embranché pas sur la conceptualisation libidinale préétablie, mais toute conceptualisation « sort » du désir. L'objet du désir n'est pas déjà là, sujet et objets ne sont pas coaptés. Dans le rêve de l'affamé par exemple, celui-ci ne rêve pas seulement de ce qui satisferait son besoin, un croustillon de pain et un verre d'eau. Il rêve d'un repas « pantagruélique » dit Lacan. Ce à quoi il faut introduire le sujet, ce n'est donc pas à reconnaître son objet, mais « nommer » le désir, nomination qui introduit une nouvelle présence dans le monde. A l'objet de la pulsion, Lacan oppose le « désir de rien ».

Lacan poursuit. Il faudrait lire toute cette leçon, elle est aussi belle qu'irrésistible. Le destin qu'Œdipe a réalisé jusqu'au bout, qui était écrit avant sa naissance, c'est l'ordre symbolique. Et ce qui reste, « quand la parole est complètement réalisée, quand la vie d'Œdipe est complètement passée dans son destin », ce sont ces sentences de malédiction : le fameux « mèn phouai », « Mieux vaudrait n'être pas né. », et sur "Est-ce au moment où je ne suis plus rien que je deviens un homme ? ». Voilà l'au-delà du principe de plaisir. L'au-delà du principe de plaisir, c'est la mort dans la vie, la mort conjointe à la vie, c'est la mort au-delà de la parole, l'embranchement de la mort dans le désir, et je dirais le désir devenu hétérogène au *Wunsch* pulsionnel.

« La vie ne veut pas guérir. La réaction thérapeutique négative lui est foncière. La guérison, d'ailleurs, qu'est-ce c'est ? La réalisation du sujet par une parole qui vient d'ailleurs et le traverse ».

Ainsi, la réalisation du sujet est celle d'une parole, du désir en tant que dans une parole il peut devenir nommable, en tant que le refoulé insiste à se faire reconnaître. La réalisation symbolique du sujet, le désir, la vérité jouent dans le domaine de l'ordre symbolique, entre le sujet et le grand Autre. Ce grand Autre tend au-delà du principe de plaisir. L'Autre, Lacan le sépare radicalement de l'ordre libidinal qui inclut « aussi bien le moi et toutes les pulsions »<sup>29</sup>, ceux-ci étant du côté de l'imaginaire. La distinction des registres s'établit comme ceci : les pulsions dans l'imaginaire, l'instinct de mort intrinsèque au symbolique, à la parole, au désir.

Prenons maintenant « L'éthique de la psychanalyse », qui dans l'ensemble me paraît aller dans le même sens. Lacan introduit la jouissance dans son enseignement par le truchement de *Das Ding*, la Chose. C'est l'objet définitivement perdu, perte *produite* (effet donc) par l'entrée du sujet dans le langage. Cet objet n'est pas à trouver, mais à retrouver. Freud ne dit pas ce qu'il est, il est donc *autre que l'objet pulsionnel*. *Das Ding* « se présente et s'isole comme le terme étranger autour de quoi tourne tout le mouvement de la *Vorstellung* »<sup>30</sup>. Les *Vorstellungen*, les signifiants, constituent le principe de plaisir, le processus primaire, lequel gravite autour de *Das Ding*. *Das Ding* donne sa Loi au mouvement signifiant, en tant qu'il s'agit de le retrouver, mais n'est pas ce qui règle le

<sup>29</sup> *Ibid.*, dernière séance. « C'est ici que nous débouchons sur l'ordre symbolique, qui n'est pas l'ordre libidinal où s'inscrivent aussi bien le moi que toutes les pulsions. Il tend au-delà du principe de plaisir, hors des limites de la vie, et c'est pourquoi Freud l'identifie à l'instinct de mort [...] Et l'instinct de mort n'est que le masque de l'ordre symbolique... ».

<sup>30</sup> *Ibid.*, le 16 décembre 1959.

frayage des signifiants, puisque cela revient au principe de plaisir. *Das Ding*, c'est aussi bien la place qu'occupe la mère, c'est l'objet interdit de l'inceste, c'est le souverain Bien - qu'il n'y a pas, depuis Freud.

Dans la leçon du 4 mai 1960, la pulsion de mort est articulée comme « sublimation créationniste », une création à partir du signifiant. La pulsion de mort, c'est la sublimation créationniste de Freud, avec l'équivoque. Création *ex nihilo*, à partir du rien, du trou, mais création signifiante en tant que c'est le signifiant qui forge son au-delà, le trou, *Das Ding*, comme le potier fabrique le vase autour du vide que par là même il crée. A la fin de cette leçon, Lacan parle de *Das Ding* comme étant le champ central, non pas de la pulsion, mais du désir, « le champ innommable du désir radical ».

Suit dans ce séminaire l'analyse d'une tragédie de Sophocle, non pas Œdipe, mais Antigone, héroïne incarnant l'instinct de mort, accomplissant « le pur et simple désir de mort comme tel »<sup>31</sup>, se situant entre la vie et la mort, ou entre deux morts. « La fonction du désir doit rester dans un rapport fondamental avec la mort. »<sup>32</sup>, et au terme de l'analyse « le sujet doit atteindre et connaître le champ et le niveau de l'expérience du désarroi absolu ». L'éthique de la psychanalyse porte au-delà du principe de plaisir, au-delà du bien et notamment du bonheur génital. Le *mè phunaï* est un « triomphe de l'être pour la mort », où le *mè* doit s'entendre comme « la négation identique à l'entrée du sujet, sur le support du signifiant » (dernière leçon). La représentation – précaire et incomplète – du sujet dans le signifiant, c'est la porte d'entrée de la mort dans la subjectivité, et donc dans le désir. On joue donc ici totalement dans le registre du désir parent de la mort, de l'instinct de mort, et du destin (l'Autre).

Laissons Lacan résumer lui-même son appropriation, à ce moment d'élaboration, de l'instinct de mort freudien :

« ...reconnaissez dans la métaphore du retour à l'inanimé dont Freud affecte tout corps vivant, cette marge au-delà de la vie que le langage assure à l'être du fait qu'il parle... »<sup>33</sup>

Alors la pulsion est tout de même évoquée dans les leçons de janvier 1960, sous l'angle, partiel au regard de l'ensemble de la théorie freudienne, de la question de la sublimation. « Les *Triebe* ont été découverts et explorés par Freud à l'intérieur d'une expérience fondée sur la confiance faite au jeu des signifiants, à leur jeu de substitution... ». Donc la pulsion comme telle, comme la pulsion de mort, est dorénavant située dans une structure signifiante. Ensuite, il caractérise l'objet comme un point de fixation imaginaire<sup>34</sup>. Mais, frayant la possibilité de la sublimation, Lacan situe les pulsions non loin de *Das Ding*, la pulsion a rapport avec « la Chose en tant qu'elle est distincte de l'objet. ». Donc l'objet de la pulsion est tiraillé entre sa valence imaginaire, et l'au-delà du principe de plaisir, la jouissance. Dans le séminaire II, la pulsion était entièrement du côté de l'imaginaire, ici, elle est du côté du symbolique, et son objet est à la fois imaginaire et au-delà du principe de plaisir, du côté du réel. Le désir comme désir

---

<sup>31</sup> *Ibid.*, leçon du 8 juin 1960.

<sup>32</sup> *Ibid.*, le 29 juin 1960.

<sup>33</sup> Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir »

<sup>34</sup> « Dans l'analyse, l'objet est un point de fixation imaginaire donnant, sous quelque registre que ce soit, satisfaction à une pulsion. ».

de mort domine la fin du séminaire, même s'il tend parfois à se confondre avec la pulsion sublimée<sup>35</sup>.

**« La pulsion comme trésor des signifiants »**

La pulsion prise dans la structure signifiante, c'est ce que je vais aborder maintenant. Essayons d'expliquer pourquoi la pulsion articulée au niveau signifiant, « la pulsion comme trésor des signifiants »<sup>36</sup>, Lacan la place en  $\$ \diamond D$  dans son graphe dit du désir. Conformément à ma thèse, je souligne que ce n'est pas le graphe de la libido, ou de la pulsion (si Freud avait élaboré un graphe, il aurait peut-être construit le graphe de la pulsion ?). Entre la première ébauche du graphe - du *désir* donc - et sa présentation dans « Subversion du sujet et dialectique du désir », se déroulent trois années, ce qui montre à quel point il est représentatif de la pensée de Lacan à ce moment là, mais c'est dire aussi qu'il est irrésumable, certaines formules changent, donc mon exposé sera forcément partiel, et partiel.

Tout commence au niveau du besoin, le nourrisson a des besoins, il s'adresse à l'Autre maternel pour qu'elle les satisfasse. L'adresse, après avoir été simple « appel », se caractérise d'être *demande* à la mère, c'est la demande orale, puis demande de la mère, c'est la demande anale. Or les demandes s'articulent en signifiants, les signifiants de l'Autre maternel. Nous sommes ici au niveau de la première ligne du graphe, la ligne de la demande articulée, le sujet s'adresse à A, et la réponse de la mère se situe en s(A). L'Autre n'est pas encore barré, le sujet non plus, les partenaires de la demande sont dans une situation de « réciprocité » dit Lacan. Puis, au-delà de la demande, celle du sujet S et celle de l'Autre, surgit la dimension de ce que l'Autre *désire*. Le signifiant du désir, le signifiant qui manque à l'Autre, c'est  $\Phi$ , qui réalise **S(Abarré)**. C'est pourquoi ce qui sera le désir du sujet est d'abord repéré comme désir de l'Autre. L'Autre étant dorénavant marqué par la barre, puisqu'il est manquant, le sujet sait qu'il y a quelque chose qui lui manque au-delà de ce que la demande a de satisfaisante. Il est lui aussi frappé par le signifiant, par la barre, et se tient maintenant dans l'inconscient. Il se situera désormais en  $\$ \diamond D$ <sup>37</sup>, en rapport avec la demande *comme telle* – ce qu'indique le poinçon – qui est l'effet de l'introduction de la dimension du désir. C'est la demande qu'implique toute

---

<sup>35</sup> Déjà dans « Le désir et son interprétation, le 1<sup>er</sup> juillet 59 : qu'est-ce que la sublimation « si nous ne pouvons pas la définir comme la forme même dans laquelle se coule notre désir ? »

On voit ici que la sublimation – destin pulsionnel chez Freud – se déplace sur le champ du désir, lequel pourrait s'entendre comme le résultat de la pulsion une fois sublimée (à moins que ce ne soit la jouissance qui ait à être sublimée – voir « L'éthique »). En fait, articuler le désir et la pulsion constitue une véritable difficulté. Après le séminaire « Le moi dans la théorie de Freud », dans lequel désir et pulsion sont sévèrement distingués, on verra ces deux concepts tantôt se rapprocher, par exemple dans « L'éthique », ou encore dans le séminaire « Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse », quand Lacan, répondant à ses « élèves » en difficulté, affirme que le désir peut être « agi dans la pulsion », tantôt ils seront resitués en des positions hétérogènes, comme on le verra dans le « graphe du désir », ou encore ici : « la pulsion divise le sujet et le désir » (« Du « Trieb » de Freud », Ecrits).

<sup>36</sup> « Subversion du sujet et dialectique du désir »

<sup>37</sup> « Les formations de l'inconscient », le 30 avril 1958 : « C'est désormais ici que se déroule pour lui la dialectique de la demande, sans qu'il sache que cette dialectique n'est possible que pour autant que son désir, son véritable désir, trouve sa place dans un rapport, qui pour lui reste inconscient, au désir de l'Autre ».



demande, c'est-à-dire demande d'amour, inconditionnelle, demande de présence comme telle, autrement dit d'aucune satisfaction particulière.<sup>38</sup>

La demande modifie, conjugue, transforme le besoin. Elle afflige au besoin quelque déperdition, dit Lacan. Il y a un reste : le désir. Si le passage du besoin à la demande implique la dimension de « l'inconditionnalité », ce qui reste du besoin s'inscrit dans le désir au registre de la « condition absolue ». Mais le désir, dès lors, est sans proportion avec le besoin, et il est « une exigence où l'Autre n'a pas à répondre oui ou non. »<sup>39</sup> Le désir se soutient du fantasme, \$ ◇ a. L'objet dans le graphe est inscrit au niveau du fantasme, pas de la pulsion, ce qui n'est pas sans me poser quelques difficultés.

La ligne supérieure du graphe, c'est la chaîne signifiante dans l'inconscient. Elle n'est pas tout l'inconscient, car l'inconscient sur le graphe se situe dans le quadripode **S(Abarré), \$ ◇ D, d et \$ ◇ a**<sup>40</sup>. Les deux lignes du graphe représentent « les deux horizons de la demande », et il ne faut pas oublier qu'elles s'articulent en même temps, la première dans le discours concret, la seconde dans l'inconscient<sup>41</sup>. La chaîne signifiante dans l'inconscient est demande<sup>42</sup> ; tout signifiant refoulé est signifiant de la demande<sup>43</sup>. Le discours de l'inconscient est donc foncièrement un discours de demande.

Donc, sur la ligne de la demande en tant qu'elle est discours inconscient, nous avons **\$ ◇ D**, qui est le code, le matériel de la seconde ligne, que Lacan désigne également comme le « discours de l'être », comme A est le code de la première ligne. **\$ ◇ D**, c'est « un certain rapport du sujet à cette demande en tant que le sujet est resté marqué par ses avatars »<sup>44</sup>. Ici, la demande orale ou anale, de n'être pas seulement demande d'une satisfaction, endosse une « fonction métaphorique », la demande orale ou anale « devient symbole du rapport avec l'Autre »<sup>45</sup>. Et c'est ici que Lacan place la pulsion, comme « trésor des signifiants ».

La pulsion est signifiantisée de A à Z<sup>46</sup> à partir du séminaire V. Si la pulsion orale peut impliquer autre chose qu'un rapport à la nourriture, si la pulsion anale peut n'avoir rien à voir avec la fonction excrémentielle, c'est que la pulsion n'existe que dans la dépendance du sujet au signifiant. La demande garde un certain style, une certaine forme,

---

<sup>38</sup> Lacan, « Les formations de l'inconscient », le 30 avril 1958 pour l'ensemble du paragraphe.

<sup>39</sup> *Ibid.*, le 7 mai 1958.

<sup>40</sup> « Le désir et son interprétation », 19 novembre 1958.

<sup>41</sup> « Les formations de l'inconscient », le 4 juin 1958.

<sup>42</sup> « D'un Autre à l'autre », le 27 novembre 68 : « La duplicité du rapport à l'Autre fait que nous dédoublons cette ligne, qui, à l'étage inférieur, se présente maintenant comme discours ou, disons-le d'une façon plus épurée, énonciation, tandis que c'est bel et bien comme demande que la ligne supérieure est constituée... ».

<sup>43</sup> « Le désir et son interprétation », le 14 janvier 1959 : « Autre chose est ce qui s'articule dans ces signifiants refoulés et qui est toujours une demande. Autre chose est le désir... ».

<sup>44</sup> « Le désir et son interprétation », le 19 novembre 58.

<sup>45</sup> *Ibid.*, le 27 mai 1959 : « c'est en tant que la demande joue cette fonction métaphorique, en tant que la demande, qu'elle soit orale ou anale, devient symbole du rapport avec l'Autre, qu'elle joue là sa fonction de code, qu'elle permet de constituer le sujet comme étant situé à ce que nous appelons, dans notre langage, la phase orale ou anale par exemple. »

<sup>46</sup> « Les formations de l'inconscient », le 25 juin 1958.

orale ou anale, selon les avatars qui ont marqué le développement du sujet<sup>47</sup>. Aussi la régression est un retour au présent des signifiants de demandes passées, où la frustration du sujet est retenue<sup>48</sup>. La pulsion, « démontée » (source-but-poussée-objet), « morcelée » par la chaîne signifiante, n'est plus « vitale » mais fondamentalement décomposable. Le désir quant à lui « se situe au-delà du sentiment d'une poussée obscure et radiale »<sup>49</sup>.

Mais doit-on comprendre que la pulsion équivaudrait simplement à la demande ? Non, la pulsion « est ce qui advient de la demande quand le sujet s'y évanouit »<sup>50</sup>, quand la demande se tait<sup>51</sup>, autrement dit dans une coupure signifiante. La chaîne signifiante étant marquée par la barre, S(Abarré), rien ne peut répondre de l'existence du sujet, il ne s'y retrouve pas au niveau signifiant, mais seulement dans une relation de coupure que symbolise le poinçon. A l'endroit de la coupure, le sujet n'est plus attendant à un signifiant mais en position d'éclipse, d'évanouissement (*fading*), et ceci dans les formules de la pulsion et du fantasme. Or, l'objet apparaît dans le fantasme. Si le phallus est l'objet de la castration ( $\Phi$ ), l'objet *a* est l'effet de castration, il prend cette fonction du phallus, en tant que le sujet ne l'est pas (le phallus). Ce qui *reste* du besoin du fait de la demande, par le biais de sa symbolisation phallique revient dans le fantasme, lequel soutient le désir. Or le névrosé assimilant le manque de l'Autre à sa demande, le fantasme se réduit à la pulsion, c'est-à-dire que « l'objet de la demande de l'Autre prend fonction d'objet dans son fantasme ». Et c'est de ceci que le catalogue des pulsions a pu être dressé<sup>52</sup>.

On pourrait se représenter ce rapport en superposant les formules de la pulsion et du fantasme, comme le propose Patrick Valas<sup>53</sup>. Il y a d'ailleurs une indication de Lacan

---

<sup>47</sup> *Ibid.* « Ce que nous appelons phase orale ou phase anale, c'est la façon dont le sujet articule sa demande par l'apparition – dans son discours au sens le plus vaste, dans la façon dont se présente devant nous sa névrose – des signifiants qui se sont formés à telle ou telle étape de son développement, et qui lui servaient à articuler sa demande dans des phases récentes ou plus anciennes »

<sup>48</sup> « La direction de la cure » : « Car la régression ne montre rien d'autre que le retour au présent, de signifiants usités dans des demandes pour lesquelles il y a prescription [...] Ainsi l'analyste est-il celui qui supporte la demande, non comme on le dit pour frustrer le sujet, mais pour que reparassent les signifiants où sa frustration est retenue ».

<sup>49</sup> « Le désir et son interprétation », le 1<sup>er</sup> juillet 59 : « la chaîne signifiante et dont les propriétés, les incidences sur tout ce à quoi nous avons affaire comme poussée, comme pulsion, sont que, cette poussée, elle la déconnecte essentiellement de tout ce qui la définit et la situe comme vitale. Elle rend possible, comme l'articule dès le départ la théorie freudienne, que la poussée soit séparée de sa source même, de son objet, de sa tendance si l'on peut dire. [...] Elle (la pulsion) est primitivement, primordialement décomposable, décomposée pour tout dire en une décomposition signifiante. Le désir n'est pas cette séquence. Il est un repérage du sujet par rapport à cette séquence où il se reflète dans la dimension du désir de l'Autre. ».

<sup>50</sup> « Subversion du sujet et dialectique du désir »

<sup>51</sup> Ce que Lacan maintiendra encore dans « La logique du fantasme » : « Ecrire, comme on l'a fait, qu'il est vain de chercher dans mes *Ecrits* quelque allusion au silence, est une sottise. Quand j'ai inscrit la formule de la pulsion - au haut à droite du graphe - comme S barré poinçon de D (la demande)  $\$ \diamond D$  : c'est quand la demande se tait, que la pulsion commence. », le 12 avril 1967. Il s'en déduit que Lacan ne renie pas cette définition de la pulsion après « Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse ».

<sup>52</sup> « Subversion du sujet et dialectique du désir » : « Le névrosé en effet, hystérique, obsessionnel ou plus radicalement phobique, est celui qui identifie le manque de l'Autre à sa demande,  $\Phi$  à D. Il en résulte que la demande de l'Autre prend fonction d'objet dans son fantasme, c'est-à-dire que son fantasme (nos formules permettent de le savoir immédiatement) se réduit à la pulsion ( $\$ \approx D$ ). C'est pourquoi le catalogue des pulsions a pu être dressé chez le névrosé. »

<sup>53</sup> Patrick Valas, « Les di(t)mensions de la jouissance », Editions du champ lacanien.

selon laquelle le sujet est en fading devant la demande et devant l'objet « en un même moment d'oscillation »<sup>54</sup>. A un bout, donc, la pulsion se signifianse de la demande, et à l'autre bout, elle se déduit du fantasme. Pas simple.

Je m'arrête là pour cette partie, en regrettant de ne pas parler de l'objet, qui nécessiterait un exposé à lui tout seul.

### ***La pulsion : concept fondamental de la psychanalyse***

Plusieurs remarques. Premier point, Lacan dit bien que c'est Freud qui qualifie la pulsion de concept fondamental, la pulsion ne devient pas un concept fondamental de la psychanalyse en 1964. Deuxième point, il est remarquable que Lacan introduise la pulsion dans ce séminaire après avoir traité de la répétition, comme Freud a introduit la pulsion de mort au regard de la répétition. Troisième point, Lacan récuse la pulsion d'auto-conservation. Et, pour finir, les pulsions sont désormais au nombre de quatre : orale, anale, scopique, invocante. Chacune a son objet *a* : le sein, l'excrément, le regard, la voix. L'objet n'est plus contingent. La pulsion génitale est définitivement écartée.

Lacan réaffirme que sa théorie fait barrage aux notions d'« archaïsme », de « primordial » en psychanalyse. Il évoque ceux qui lui reprochent un certain intellectualisme, une négligence de la dimension pulsionnelle dans l'expérience. Lacan précise que ces quatre concepts – l'inconscient, la répétition, le transfert et la pulsion – il les a jusqu'à maintenant situés « en relation à une fonction plus globale qui les englobe » et qui n'est rien d'autre que la fonction du signifiant comme tel.

La série des quatre termes de la pulsion – poussée, source, objet, but - n'est pas « naturelle » dit Lacan. Ces quatre termes « ne peuvent qu'apparaître disjoints ».

**La poussée.** « La pulsion n'est pas la poussée ». En vertu de la théorie freudienne, je crois que quand quelqu'un, par exemple, « pousse un coup de gueule », on ne devrait pas dire « il y a de la pulsion », mais « ça pousse ». Lacan va peut-être encore plus loin ici, en soutenant que la poussée de la pulsion est une « constance maintenue », c'est-à-dire que « les gens ont plus ou moins une grande gueule » (*sic*), ce qui n'est pas la même chose, ça c'est beaucoup plus stable. Lacan semble radicaliser la notion de force constante. Freud caractérisait la poussée comme « force constante » pour la distinguer d'une force d'impact momentanée (*momentane Stosskraft*) venant de l'extérieur. Il me semble qu'il est possible d'entendre chez Freud la poussée pulsionnelle comme étant de l'ordre du mouvement. Il y a une dimension d'inconfort, de quelque chose de pressant dans le « Drang » allemand. Or, Lacan conteste que la poussée relève de l'énergie cinétique, du mouvement : « elle n'a pas de jour ou de nuit, elle n'a pas de printemps ni d'automne, elle n'a pas de montée ni de descente ». Au sens de Lacan je ne crois pas que quelqu'un qui pousse un coup de gueule relève de la poussée pulsionnelle à proprement parler. En tout cas, Lacan souligne le caractère stable de la pulsion, elle n'a foncièrement rien d'une manifestation spectaculaire.<sup>55</sup>

---

<sup>54</sup> « Le désir et son interprétation », le 15 avril 59.

<sup>55</sup> Pour aller plus loin sur la conception de la poussée, relevons la référence que Lacan fait, usant ici du conditionnel, au théorème électro-magnétique de Stokes, qui « permettrait » de considérer la raison de la constance de la poussée au regard de la structure fermée de la zone érogène sur laquelle la lamelle libidinale « s'appuie ». (Ecrits, p.847).

**Le but.** Le but de la pulsion s'articule grammaticalement : je vois (voie active), je suis vu (voie passive), je me vois (voie réfléchie). Lacan insiste sur le trajet fondamental de chaque pulsion en aller-retour, son caractère circulaire. Il propose un schéma, et s'en remet à la langue anglaise pour caractériser le but pulsionnel : « aim », c'est le trajet, et « goal », ce n'est pas d'avoir mis le ballon au fond des filets, c'est d'avoir marqué un point, c'est là que le but est atteint. Le but de la pulsion, c'est donc le trajet en tant qu'à la fin, après avoir fait le tour de l'objet *a*, il revient au point de départ, à la source. A l'image freudienne de la bouche qui se baiserait elle-même, Lacan ajoute celle de la bouche cousue, dont il voit, dans certains silences de la séance, « l'instance pure de la pulsion orale ».

C'est par ce trajet circulaire, que la pulsion atteint la dimension du grand Autre, que Lacan distingue radicalement de l'amour, qui est essentiellement narcissique dans le séminaire XI, l'amour c'est « s'aimer à travers l'autre ». Lacan substitue finalement au voir / être vu le *se faire voir*. Voie « moyenne réfléchie » ? Donc, à entendre et être entendu, se *faire entendre*. Cela me parle moins pour les deux autres pulsions. Le maître mot de la pulsion orale devient *se faire sucer*, partant du fait que par le sein c'est la mère qui est sucée. Et pour finir, *se faire chier* qui est peut être plus parlant. Le *se faire* implique foncièrement l'activité. La pulsion va donc quêter quelque chose qui répond dans l'Autre. Tracé en aller-retour dont l'hétérogénéité montre une béance, qui est celle de l'objet *a*.

**L'objet.** L'objet de la pulsion – et voilà une véritable évolution par rapport à Freud – n'est pas ce sur quoi la pulsion se referme, mais ce dont elle fait le tour (ce qui n'est pas sans rappeler Das Ding<sup>56</sup>), avec l'équivoque, au sens de tourner autour, et au sens de jouer un tour, L'objet de la pulsion, en son essence, n'est donc plus l'objet contingent et interchangeable, dans sa valence imaginaire, mais « n'est en fait que la présence d'un creux, d'un vide, occupable, nous dit Freud par n'importe quel objet, et dont nous ne connaissons l'instance que sous la forme de l'objet perdu petit *a*. ». La pulsion orale ne se satisfait pas de la nourriture, mais peut se rencontrer simplement en ce qu'elle commande le menu. L'objet *a* n'est pas l'objet du désir, il n'est pas en position de visée du désir (c'est le fantasme qui soutient le désir). Il est présubjectif, ou fondement d'une identification du sujet. Il est l'objet de la pulsion, l'objet cause du désir, en tant que le désir peut être agi dans la pulsion. « L'objet petit *a* n'est pas l'origine de la pulsion orale [...] il est introduit de ce fait qu'aucune nourriture ne satisfera jamais la pulsion orale, si ce n'est à contourner l'objet éternellement manquant. ». La boulimie me paraît ici un bon exemple.

Lacan nous propose un mythe, à la place, disons, du mythe biologique de Freud : **le mythe de la lamelle**. La lamelle n'existe pas mais n'en est pas moins un organe : c'est ce qui s'envole quand on rompt l'œuf pour faire un homme, par quoi le fœtus devient nourrisson. La lamelle s'échappe, elle est extra-plate et se déplace comme l'amibe, qui est donc immortelle, « pur instinct de vie », et survit à toute division, à toute intervention scissipare. Il est remarquable que Lacan, dans sa prétention à substituer son mythe à celui d'Aristophane, réfère ici à la biologie pour filer sa métaphore : Freud est bien passé par là. La lamelle, c'est la libido. C'est le manque réel, c'est « ce qui est justement soustrait à

---

<sup>56</sup> « L'éthique de la psychanalyse », le 13 janvier 60 : « *Das Ding*, en tant que l'homme, pour suivre le chemin de son plaisir, doit littéralement en faire le tour. »

l'être vivant de ce qu'il est soumis au cycle de la reproduction sexuée ». C'est la lamelle que les objets *a* représentent, sont les figures, comme objets perdus. Le sein « représente bien cette part de lui-même que l'individu perd à la naissance, et qui peut servir à symboliser le plus profond objet perdu. Pour tous les autres objets, je pourrais évoquer la même référence ». La lamelle, la libido, emprunte au corps ses zones érogènes, qui ont une structure de *bord*, autrement dit sont des trous du corps (la bouche, l'anus, l'œil, l'oreille).

Lacan fait de la structure de la pulsion une entité « acéphale »<sup>57</sup>, sans sujet, ce qu'il évoque par plusieurs expressions : “subjectivation sans sujet”, “pulsion acéphale”<sup>58</sup> “subjectivation acéphale”, “le sujet dans le champ de la pulsion”, toutes ces formules renvoient à la même chose, chose qui n'est pas encore le sujet du signifiant, mais un sujet en devenir. Il y a un temps – au moins dans la démonstration de Lacan - où elle n'est pas subjectivée. Mais se pose bientôt la question de la satisfaction : la pulsion peut être satisfaite sans que le sujet le soit, il est en général insatisfait quand il vient nous voir. En définitive, bien que la pulsion soit « acéphale », c'est tout de même la satisfaction du sujet qu'elle intéresse.

La pulsion n'a de rapport au sujet que de « communauté topologique ». C'est que la sexualité se clive en deux champs<sup>59</sup> : le champ de l'Autre, du signifiant, des idéaux, où opèrent les structures élémentaires de la parenté, là où l'on sait ce qu'il faut faire comme homme et comme femme, et où Lacan place la pulsion génitale « si elle existe ». L'autre champ est celui du vivant : c'est le champ de la pulsion acéphale, de l'objet perdu, qui n'est pas seulement un objet perdu dans le registre de l'avoir, mais le « complément anatomique » que le sujet perd, et que Lacan compare à l'automutilation du lézard<sup>60</sup>.

Où se rejoignent la pulsion et le sujet qui naît au champ de l'Autre ? Par l'inconscient<sup>61</sup>. Partons du sujet : le sujet surgit au champ de l'Autre, représenté par un signifiant, le signifiant « unaire » (futur « S1 »), pour un autre signifiant, le signifiant « binaire » (futur S2). Le signifiant 1 « fait surgir le sujet de sa signification », elle lui donne son sens. Mais par cette opération le sujet perd son être, il est en position de *fading*, ou d'« aphanisis »<sup>62</sup>. C'est là que le sujet rencontre la mort, par le biais du signifiant. Ce signifiant binaire, le *Vorstellungsrepräsentanz*, le représentant de la représentation, c'est ce qui constitue l'*Urverdrängung*, le refoulement originaire. Cette opération, Lacan la nomme « aliénation ». Et c'est ici que la perte de l'objet, la lamelle est subjectivée par le sujet au champ de l'Autre. C'est comme cela que je m'explique

---

<sup>57</sup> « Cette articulation nous amène à faire de la manifestation de la pulsion le mode d'un sujet acéphale, car tout s'y articule en termes de tension, et n'a de rapport au sujet que de communauté topologique »

<sup>58</sup> La structure de la pulsion « dont rien d'autre n'assure la consistance que l'objet, à titre de quelque chose qui doit être contournée. Cette articulation nous amène à faire de la manifestation de la pulsion le mode d'un sujet acéphale, car tout s'y articule en termes de tension, et n'a de rapport au sujet que de communauté topologique » (leçon XIV, chap.2).

<sup>59</sup> « Position de l'Inconscient »

<sup>60</sup> « Du « Trieb » de Freud », in *Ecrits*.

<sup>61</sup> « La pulsion est précisément ce montage par quoi la sexualité participe à la vie psychique, d'une façon qui doit de conformer à la structure de béance qui est celle de l'inconscient. »

<sup>62</sup> «... lorsque le sujet apparaît quelque part comme sens, ailleurs il se manifeste comme fading, comme disparition. Il y a donc, si l'on peut dire, affaire de vie et de mort entre le signifiant unaire, et le sujet en tant que signifiant binaire, cause de sa disparition. »

que « le rapport à l'Autre est justement ce qui, pour nous, *fait surgir ce que représente la lamelle* (je souligne) [...] le rapport du sujet vivant à ce qu'il perd de devoir passer, pour sa reproduction, par le cycle sexuel. ». Dans un deuxième temps, le sujet rencontre le désir de l'Autre, qui est dans l'intervalle signifiant : l'Autre « il me dit ça mais qu'est-ce qu'il veut ? ». En réponse à cette question du manque de l'Autre, le sujet présente sa propre disparition, sa propre perte, son manque inaugural de la première étape. Il y placera ses objet *a*, et c'est ici que se rejoignent l'activité pulsionnelle et le désir de l'Autre. Je m'excuse pour cette démonstration qui me paraît un peu difficile. L'important est ceci, je cite Lacan :

“La sexualité s'instaure dans le champ du sujet par une voie qui est celle du manque. Deux manques ici se recouvrent. L'un ressortit au défaut central autour de quoi tourne la dialectique de l'avènement du sujet à son propre être dans la relation à l'Autre – par le fait que le sujet dépend du signifiant et que le signifiant est d'abord au champ de l'Autre. Ce manque vient à reprendre l'autre manque qui est le manque réel, antérieur, à situer à l'avènement du vivant, c'est-à-dire à la reproduction sexuée. Le manque réel, c'est ce que le vivant perd, de sa part de vivant, à se reproduire par la voie sexuée. Ce manque est réel parce qu'il se rapporte à quelque chose de réel, qui est ceci que le vivant, d'être sujet au sexe, est tombé sous le coup de la mort individuelle. »

Ces deux manques se recouvrent, mais ne sont pas les mêmes. La sexualité du sujet est coupée en deux, d'une part ce que représente la lamelle, d'autre part le champ de l'Autre. C'est pourquoi j'ai intitulé mon exposé : « La pulsion, du mythe à la structure ».

le 15.10.2013

Mathieu Bidard